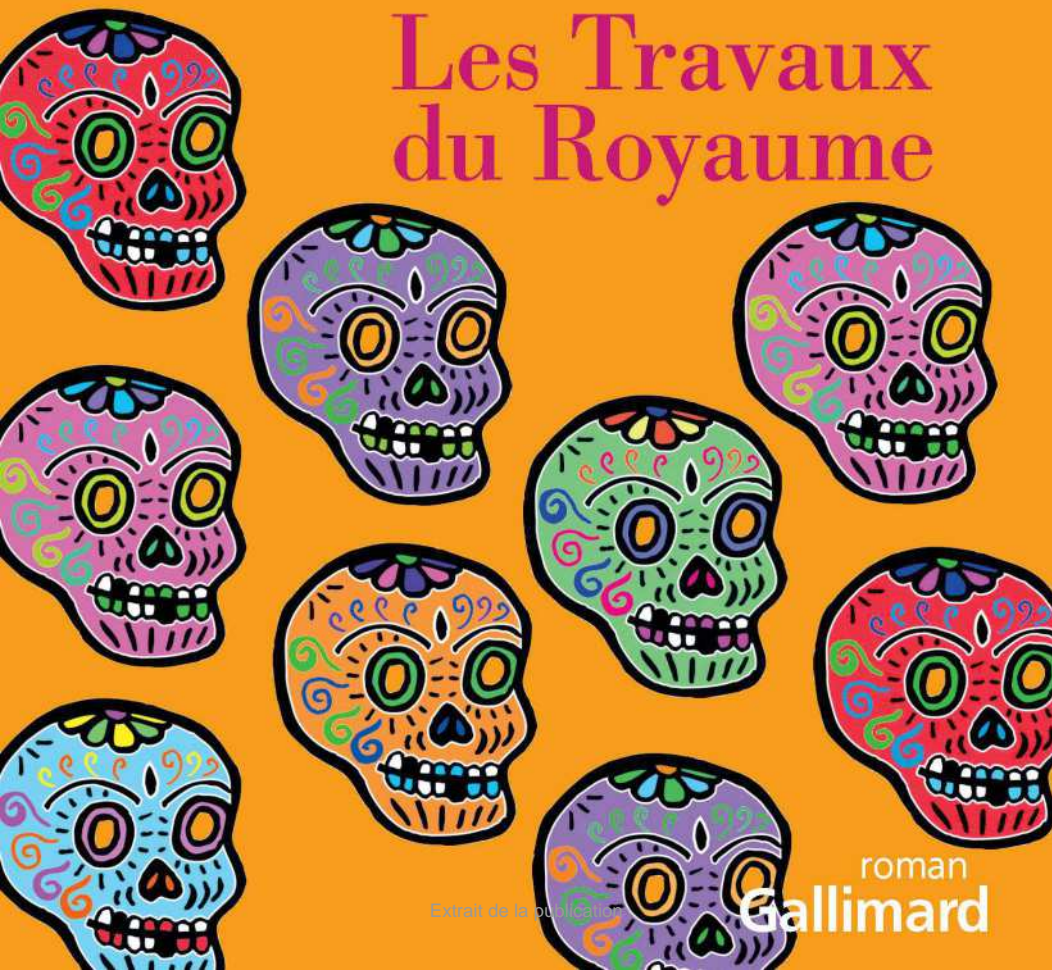


yuri

Herrera

Les Travaux du Royaume



roman

Gallimard

Extrait de la publication

Du monde entier

YURI HERRERA

LES TRAVAUX
DU ROYAUME

roman

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Laura Alcoba*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

TRABAJOS DEL REINO

© 2008, *Yuri Herrera et Editorial Periférica.*
© *Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.*

À Florencia

Il en savait long sur le sang, et il comprit immédiatement que le sien était différent. Ça se voyait à la manière dont l'homme remplissait l'espace, sans être du tout dans l'urgence, l'air de tout savoir, comme s'il était fait d'une matière plus fine. Un autre sang. L'homme s'assit à une table et ceux qui l'accompagnaient formèrent un demi-cercle autour de lui.

Il l'observa à la lumière du jour finissant qui s'infiltrait par une ouverture dans le mur. Il ne s'était jamais trouvé en présence de ces gens, pourtant Lobo était persuadé d'avoir déjà assisté à cette scène. Le respect que l'homme et les siens lui inspiraient était écrit quelque part, la soudaine sensation d'importance que sa proximité même lui procurait. Il connaissait la manière qu'il avait de s'asseoir, son regard altier, cet éclat. Il observa les bijoux dont il était paré et c'est alors qu'il comprit : il s'agissait d'un Roi.

La seule fois où Lobo alla au cinéma, il vit un film où il y avait un homme de cette trempe : puissant,

somptueux, ayant un pouvoir sur les choses du monde. C'était un roi et autour de lui tout prenait sens. Les hommes se battaient pour lui, les femmes accouchaient pour lui; de son côté, il les protégeait et leur faisait des présents et chacun dans le royaume avait, de par sa grâce, une place déterminée. Mais ceux qui accompagnaient ce Roi n'étaient pas de simples vasaux. C'était la Cour.

Lobo éprouva d'abord une envie jalouse, puis son envie devint bienveillante, car il comprit soudain que ce jour était le plus important qu'il avait eu à vivre. Jamais auparavant il ne s'était trouvé si près d'un de ces hommes qui régissent l'existence. Il ne l'avait même jamais espéré. Depuis que ses parents l'avaient fait venir, allez savoir d'où, pour l'abandonner par la suite à son sort, l'existence n'avait été qu'une succession de jours faits de poussière et de soleil.

Il entendit une voix glaireuse, alors il détourna son regard du Roi : c'était un ivrogne qui lui demandait de chanter. Lobo s'exécuta, sans se concentrer tout d'abord, car il était encore tout tremblant d'émotion, mais ensuite, depuis l'émotion elle-même, il se mit à chanter d'une manière dont il ne se savait pas capable et il fit sortir de son corps des mots qu'il avait l'impression de prononcer pour la première fois, comme emporté par la joie de les avoir trouvés. Il sentait derrière lui que le Roi était tout ouïe et il remarqua que dans la taverne le silence se faisait, les gens retournaient leurs pièces de domino sur les tables afin de

l'écouter. Il chanta et l'ivrogne réclama : Une autre, puis : Une autre, Une autre, Une autre encore, et, tandis que Lobo chantait de plus en plus inspiré, l'ivrogne était de plus en plus ivre. Tantôt il fredonnait les mélodies, tantôt il crachait dans la sciure qui recouvrait le sol ou bien il riait avec l'autre poivrot qui l'accompagnait. Finalement il dit : Ça suffit, alors Lobo tendit la main. L'ivrogne paya mais Lobo vit qu'il n'avait pas donné assez d'argent. Alors il tendit de nouveau la main.

— Il n'y a plus rien, petit chanteur, ce qui me reste c'est pour me payer un autre coup. Estime-toi déjà heureux d'avoir eu ça.

Lobo avait l'habitude. Ces choses arrivaient parfois. Il s'appêtait à faire demi-tour comme pour signifier : C'est toujours la même chose, il n'y a rien à faire, quand il entendit derrière lui :

— Payez l'artiste.

Lobo se retourna et il vit que le Roi fixait l'ivrogne comme s'il avait voulu le tenailler par son seul regard. Il dit ces mots posément. C'était un ordre simple, mais l'autre ne savait pas s'arrêter.

— Quel artiste, dit-il, ici il n'y a que ce misérable, et je l'ai déjà payé.

— Ne faites pas le malin, l'ami — la voix du Roi se fit plus dure —, payez-le donc et taisez-vous.

L'ivrogne se leva et avança, titubant, jusqu'à la table du Roi. Ses hommes étaient en alerte, mais le

Roi demeura impassible. L'ivrogne fit un effort pour voir clair avant de lui dire :

— Vous, je vous connais. J'ai entendu ce qu'on dit.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qu'on dit ?

L'ivrogne éclata de rire. Il gratta l'une de ses joues de manière maladroite.

— Je ne parle pas de vos affaires, tout le monde est au courant de ça... Je parle de ce que vous savez.

Et, encore une fois, il éclata de rire.

Le visage du Roi s'assombrit. Il rejeta légèrement la tête en arrière, puis il se leva. Il signifia à son garde du corps qu'il ne devait pas le suivre. Il s'approcha de l'ivrogne et le saisit par le menton. L'homme voulut se dégager, en vain. Le Roi approcha la bouche de son oreille et lui dit :

— Eh bien, non, moi, je ne crois pas que tu aies entendu quoi que ce soit. Et tu sais pourquoi ? Parce que les morts sont durs d'oreille.

Il colla son pistolet contre lui comme pour tâter ses tripes, puis il tira. Ce fut une détonation simple, sans importance. L'ivrogne écarquilla les yeux, il voulut s'agripper à une table, puis il glissa et s'effondra. Une flaque de sang apparut sous son corps. Le Roi se tourna vers le poivrot qui l'accompagnait.

— Et vous, vous voulez me parler aussi ?

Le poivrot prit son chapeau avant de déguerpir, signifiant d'un geste de la main : Je n'ai rien vu. Le Roi se pencha sur le cadavre, il fouilla dans une poche

et en sortit une liasse de billets. Il en sépara quelques-uns, il les tendit à Lobo et remit le restant dans la poche du mort.

— Payez-vous, l'artiste, dit-il.

Lobo prit les billets sans les regarder. Il fixait le Roi, il le buvait des yeux. Il était toujours en train de le regarder quand le Roi fit un signe à son garde du corps avant de quitter la taverne, sans se presser. Lobo demeura immobile devant la porte qui battait encore. Il pensa que, désormais, les calendriers n'avaient plus de sens à ses yeux pour une nouvelle raison : aucune autre date ne signifiait quoi que ce fût, seule celle-ci était dotée de sens car, enfin, il avait trouvé sa place dans le monde ; et parce qu'il avait entendu mentionner un secret que, putain, il avait drôlement envie de garder.

Poussière et soleil. Silences. Une maison miteuse où l'on ne se parlait pas. Ses parents étaient des gens qui s'étaient perdus dans le même coin, ils n'avaient rien à se dire. C'est pour ça que Lobo vit les mots s'accumuler sur ses lèvres, puis entre ses mains. Sa scolarité fut fugace, il y découvrit l'harmonie des lettres, le rythme qui les liait entre elles, puis les dispersait. Mais l'exploit demeura intime car pour lui les lignes tracées sur le tableau étaient floues, le professeur le prenait pour un idiot et il se replia dans la solitude de son cahier. Il arriva tout de même à dominer, grâce à sa seule ferveur, les habitudes qui régissent les syllabes et les accents, avant qu'on ne lui demande de gagner sa vie dans la rue avec des rimes, donnant un peu d'émotion et recevant en retour une poignée de centimes.

La rue était un territoire hostile, le lieu d'un bras de fer sourd dont il ne comprenait pas les règles ; il le supporta à force de répéter dans sa tête des refrains

doux et d'habiter le monde grâce aux mots publics : les panneaux, les journaux au coin des rues, les écriteaux, tels étaient ses remèdes contre le chaos. Il s'arrêtait sur un banc pour laisser ses yeux glisser une nouvelle fois sur la première salve de mots venue et il oubliait la sauvagerie qui l'entourait.

Un jour, son père lui mit un accordéon entre les mains. Froidement, comme on donne un conseil pour débloquer une porte, il lui apprit à combiner les boutons de droite et ceux qui se trouvent en bas, à gauche, puis il lui montra comment le soufflet lâche puis resserre l'air afin de colorer les sons.

— Surtout, tiens-le bien serré contre toi, lui dit-il, car ce sera ton pain.

Le lendemain, son père passa de l'autre côté. Ils attendirent en vain. Après, c'est sa mère qui traversa pour aller sur l'autre rive et elle ne lui promit même pas de revenir. Ils lui laissèrent l'accordéon pour qu'il aille dans les tavernes, c'est là qu'il apprit que pour les *boleros* on peut garder un visage doux mais que les *corridos* demandent que l'on s'investisse et que l'on joue l'histoire que l'on chante. Il apprit aussi les vérités suivantes : Être ici, ce n'est qu'une histoire de temps et de malheur. Il y a un Dieu qui dit : Serre les dents, les choses sont comme elles sont. Et, peut-être, le plus important : Éloigne-toi de l'homme qui est sur le point de vomir.

Il n'avait jamais fait attention à cet objet absurde qu'est le calendrier, car tous les jours se ressem-

blaient : passer entre les tables, proposer des chansons, tendre la main, remplir ses poches de pièces. Les dates acquéraient un nom quand il arrivait que quelqu'un eût pitié de lui-même ou des autres, qu'il sortait son pistolet et écourtait l'attente. Ou quand Lobo découvrit les poils et les protubérances qui s'installaient capricieusement dans son corps. Ou lorsque des douleurs comme des entailles à l'intérieur de son crâne l'abattaient durant plusieurs heures. Des dénouements ou des caprices comme ceux-là constituaient les repères les plus remarquables pour ordonner le temps. C'était ainsi qu'il le perdait.

Et dans le fait de savoir ce qu'était le sang. Il était capable de deviner comme il épaississait soudain chez ces crapules qui lui disaient : Viens, petit, viens, et qui l'invitaient à le suivre dans un coin; il voyait comme il entravait les veines des lâches qui souriaient toujours sans raison; comme il se liquéfiait dans le corps de ceux qui passaient leur temps à glisser encore et encore la même blessure dans le juke-box; comme il se muait en pierre sèche chez les gros durs qui veulent toujours en découdre.

Chaque nuit, Lobo retrouvait les cartons qui lui tenaient lieu de maison et, là, il passait son temps à regarder les murs et à sentir les mots grandir en lui.

Il se mit à écrire des chansons sur des choses qui arrivaient aux autres. Il ne connaissait rien à l'amour mais il était au courant; il l'évoquait entre proverbes et sentences, il le mettait en musique et il le vendait.

Mais il ne faisait que reprendre ce qu'il avait entendu, c'était comme un miroir où se reflétait la vie qu'on lui racontait. Même s'il se doutait qu'il pouvait faire quelque chose de plus avec les chansons, il ne savait pas comment se lancer, car tout avait déjà été dit, alors à quoi bon. Il n'y avait plus qu'à attendre, à continuer, à attendre encore. Mais quoi, au juste ? Un miracle.

Le palais ressemblait à ce qu'il avait toujours imaginé. Soutenu par des colonnes, avec des statues et des tableaux dans chaque pièce, des sofas recouverts de fourrures, des boutons de porte dorés, un plafond si haut qu'on ne pouvait même pas le frôler. Et, surtout, des gens. Tant de gens sillonnant les galeries à grandes enjambées. De-ci de-là, affairés, ou désireux de se montrer. Des gens de partout, originaires de chaque recoin du monde connu, des gens venus de l'autre côté du désert. Il y en avait même quelques-uns, vrai de vrai, qui avaient vu la mer. Et des femmes qui se déplaçaient tels des léopards, des hommes de guerre immenses et dont le visage était orné de cicatrices, il y avait des Indiens et des Noirs, il avait même vu un nain. Il s'approcha de différents cercles et il tendit l'oreille, désireux de savoir. Il entendit parler de cordillères, de forêts, de golfes, de montagnes, et tout ça était dit d'une manière qu'il n'avait jamais entendue auparavant : des « y » prononcés

comme des « ch », des mots dont on avalait les « s », des gens dont la voix montait et descendait comme s'ils voyageaient dans chacune de leurs phrases, on voyait bien qu'ils ne venaient pas d'une terre régulière.

Lui, il avait connu ce coin longtemps auparavant, quand il était encore avec ses parents. Mais à l'époque il y avait là une décharge, un piège fait d'infections et de déchets. Comment aurait-il pu imaginer que l'endroit deviendrait un phare. C'est ce genre de choses qui révélaient la grandeur d'un roi : l'homme était venu s'installer parmi les gens de peu et il avait transformé la saleté en splendeur. Lorsqu'on approchait, le Palais éclatait, dans ce recoin du désert, en une magnificence de murailles, de grilles et de jardins immenses. Une cité éclatante en marge d'une ville qui semblait, d'une rue à l'autre, ressasser son malheur. Ici, les gens qui entraient et sortaient rejetaient les épaules en arrière, fiers d'appartenir à un domaine prospère.

Il fallait que l'Artiste reste dans ce lieu.

Il avait appris qu'il y aurait une fête ce soir-là, alors il se dirigea vers le Palais et il brandit son seul atout :

— Je suis venu chanter pour votre chef.

Les gardes le regardèrent tel un chien qui passe. Ils n'ouvrirent même pas la bouche. L'Artiste reconnut l'un d'eux qu'il avait déjà vu dans la taverne et il s'aperçut que l'autre aussi le reconnaissait.

— Vous avez remarqué qu'il a apprécié mes chan-

sons. Laissez-moi chanter pour lui et il sera content de vous, vous verrez.

Le garde plissa le front quelques instants, comme cherchant à imaginer le tour favorable que les choses pouvaient prendre. Puis il s'approcha de l'Artiste, il le poussa contre le mur d'enceinte et le fouilla. Il constata qu'il était inoffensif, alors il lui dit :

— Tu as intérêt à gagner sa bienveillance. — Il le traîna à l'intérieur et, lorsque l'Artiste s'engageait déjà, il le mit en garde — : Ici, si on fait un faux pas, on est foutu.

Il ne trouva pas où s'asseoir durant la fête, aussi préféra-t-il passer son temps à évoluer parmi les invités. Puis vint la musique et on vit se lever un horizon de chapeaux avant que les gens n'aillent se mesurer sur la piste. Les couples s'enlacèrent et l'Artiste se heurta à des bras et à des hanches. Il sentit un savoureux désordre. Il allait d'un côté et voici qu'un couple faisait trois pas dans la même direction, il allait en sens opposé et voici que le couple suivant le bousculait en virevoltant. Il réussit enfin à trouver un coin d'où il pouvait regarder sans être un obstacle : comme les chapeaux étaient élégants, avec quelle douce violence on bougeait ses cuisses et tous ces bijoux d'or qui paraient l'assemblée.

Il était bouche bée lorsqu'on lui demanda soudain :
— Vous aimez ce que vous voyez, compère ?

L'Artiste vit derrière lui un homme placide, élégant et presque blond, qui, depuis son siège, lui fai-

sait un geste signifiant : Eh ben, quoi? Il acquiesça. L'autre lui montra une chaise à côté de lui, puis il lui tendit la main. Il dit son nom avant de préciser :

— Joaillier. Tout ce que vous voyez de doré, c'est moi qui l'ai fait. Et vous?

— Je fais des chansons, dit l'Artiste.

Et immédiatement après l'avoir dit, il comprit que lui aussi il pouvait le préciser immédiatement après son nom :

— Artiste, je fais des chansons.

— Eh bien, allez-y, l'ami, l'auditoire ne manque pas.

Il s'agissait d'un banquet. À chaque table, il y avait en abondance du whisky, du rhum, du brandy, de la tequila, de la bière et beaucoup de liqueurs, pour qu'on ne se plaigne pas du manque d'hospitalité. Des jeunes filles avec des minijupes noires remplissaient les verres dès qu'on les levait, mais si on le désirait, on pouvait s'approcher d'une table pour se servir autant qu'on en avait envie. Il y avait aussi dans l'air une promesse de viande de bœuf grillée et d'agneau. Une serveuse mit une bière dans sa main, mais il n'y toucha même pas.

— N'allez pas croire que c'est toujours la fiesta, ici, dit le Joaillier, notre Seigneur aime festoyer avec le peuple, dans des lieux modestes, mais aujourd'hui, c'est un jour spécial.

Il regarda à droite, à gauche, puis il lui confia,

comme s'il offrait une primeur à l'Artiste, bien que tous fussent au courant :

— Deux barons doivent venir pour conclure une alliance, il faut les traiter avec douceur et largesse.

Le Joaillier s'appuya contre le dossier de sa chaise, l'air satisfait, et l'Artiste acquiesça une nouvelle fois avant de regarder autour de lui. Ce n'était pas les broches ciselées ni les bottes en cuir de serpent des invités qui lui faisaient envie, bien qu'il en fût ébloui, mais les costumes de gala des musiciens qui se trouvaient sur scène, avec leurs chemises ornées d'éperons noirs et blancs et des franges de cuir. Là-bas, près du groupe, placé de manière à pouvoir dicter le titre des morceaux qu'il voulait entendre, il vit le Roi, sa majesté ciselée, aux pommettes de pierre. Il riait aux éclats avec deux Sires qui se trouvaient à ses côtés, des hommes qui avaient aussi l'air d'avoir du pouvoir, et pourtant non, ils n'avaient ni la force ni l'allure de maître du Roi. Il y en avait un autre assis à sa table qui avait également assisté à la scène de la taverne : moins élégant que les Sires, ou plus commun ; il n'avait ni chapeau ni broche.

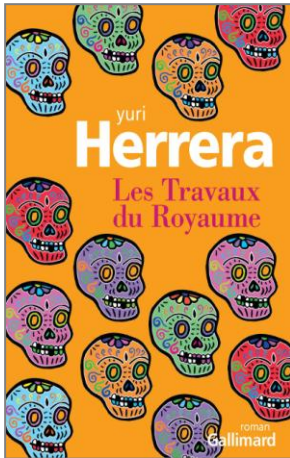
— Celui-là, c'est le Second, dit le Joaillier qui vit son regard, la main droite du Seigneur. Audacieux, le bougre, couillu, mais ambitieux aussi, putain, oui !

Il doit l'être, pensa l'Artiste, puisqu'il est l'Héritier.

— Ne dites pas que je vous l'ai dit, collègue, poursuivit le Joaillier, il ne faut pas colporter des ragots. Ici,

*Composition : Graphic Hainaut
Achévé d'imprimer sur Roto-page
par l'imprimerie Floch
à Mayenne en décembre 2011
Dépôt légal : décembre 2011
Numéro d'imprimeur :
ISBN 978-2-07-013290-4/Imprimé en France.*

181604



Les Travaux du Royaume Yuri Herrera

Cette édition électronique du livre
Les Travaux du Royaume de Yuri Herrera
a été réalisée le 09 décembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070132904 - Numéro d'édition : 181604).

Code Sodis : N48663 - ISBN : 9782072439643

Numéro d'édition : 232262.